

JÉSUS ET JÉSUISTE.

L'AUTRE jour, sur le boulevard des Capucines, à Paris, deux cochers de fiacre s'étaient pris de dispute. Tandis que l'un, remonté sur son siège, y gardait le silence, les bras croisés et sifflant en l'air, l'autre continuait à lui vociférer des injures :

— Imbécile ! criait-il.

Le premier reste immobile.

— Voleur !

Même silence.

— Échappé des galères !

Rien.

— Gibier de potence !

Pas davantage.

— Faussaire !

Même calme.

— Assassin !

Même flegme.

L'insolent, exaspéré par le calme du philosophe, s'arrête pour chercher une injure qui les renfermât toutes :

-- Jésusite ! s'écria-t-il enfin.

Cette fois le cocher flegmatique saute à bas de sa voiture, saisit son fouet et en sangle la figure de son adversaire. La foule, amassée par la dispute, partit d'un grand éclat de rire, tandis qu'une larme vint briller sur la joue cuivrée d'un étranger à la figure bienveillante, qui passait, et que nous allions suivre. Arrivé près du libraire de la maison dorée, il s'arrête à parcourir ces titres, qui sollicitent son regard : *Procès des jésuites ; les jésuites démasqués*, etc.

La tristesse de notre ami parut augmenter, et, comme pour y échapper, il quitta le boulevard par la rue Richelieu. A la hauteur du Théâtre Français, la foule l'arrête encore, il questionne, et apprend qu'on va jouer *Tartufe*.

— Quest-ce que Tartufe ? dit-il.

— Tiens ! répond un décroqueur qui gardait une place à la queue, d'où sort-il donc celui-ci qui ne connaît pas Tartufe, le jésuite hypocrite et voleur ? Donnez trois francs, prenez ma place, et vous m'en direz des nouvelles en sortant.

L'homme cuivré, sans savoir où il allait, se laissa pousser jusque sur une banquette du parterre. Il serait superflu de dire que le public applaudit chaque trait lancé par Molière contre les faux dévôts et tournés par tout le monde contre les jésuites ; on devine aussi que notre pauvre étranger n'en devient pas plus gai ; mais il faut du moins expliquer la cause de sa tristesse.

Olilu était né dans une contrée depuis peu fameuse en France, l'île de Taïti. Tout le monde sait que ce rocher de l'Océanie, depuis cinquante ans arraché à la barbarie, était devenu chrétien par les soins des missionnaires protestants. Tout le monde sait que, il y a peu d'années, le parti ultramontain, jaloux des succès de cette mission, imagina de la détruire et d'en confisquer les débris au profit de l'Église romaine. Mais ce que tout le monde ne sait pas, c'est que le ressort de cette machination était sous la main des jésuites, assez habiles pour prétexter des intérêts politiques, soulever l'orgueil national, et conduire leurs affaires de sacristie sur les vaisseaux de la marine française et aux frais de l'État. Mais passons.

Notre Taïtien avait donc jadis lu la Bible et trouvé le plus vif plaisir à contempler l'admirable vie de Jésus-Christ. *Jésus*, ce mot seul résumait pour lui toutes les ver-

tus : droiture, amour, dévouement. Aussi n'avait-il qu'une règle de conduite : imiter son Sauveur, et qu'une manière de raisonner : en citer les paroles. Il était dans ces dispositions, lorsqu'arrivèrent les missionnaires de Rome, assez jésuites pour cacher d'abord leurs intentions. Un d'eux, désireux d'apprendre la langue du pays, prit Olilu pour maître, et ne fut pas peu surpris de trouver chez le soit-disant sauvage un si vif attachement pour sa Bible, une admiration si profonde pour Jésus-Christ. Mais songeant à l'emmener en Europe pour y enseigner le taïtien à ses collègues, futurs missionnaires dans le pays, le père Clément jugea prudent de lui laisser croire qu'ils avaient tous deux la même religion. Olilu se laissa persuader et s'embarqua. Pendant la traversée, le père Clément voulut commencer la conversion de l'admirateur de Jésus, et ne crut pouvoir mieux se recommander qu'en se disant jésuite. Malheureusement il tomba malade, et mourut avant de toucher au port. Son néophyte, encore inconverti, débarqua donc seul en Angleterre.

Le premier soin d'Olilu fut de s'informer (car il avait appris l'anglais avec les missionnaires protestants) où étaient les jésuites ?

— Les jésuites ? lui répondit-on avec surprise ; depuis des siècles ils ont été chassés du royaume.

— Où les trouverai-je donc ?

— Sans doute en Portugal dont vous voyez précisément un navire en partance dans le port.

— Parvenu à Lisbonne, Olilu demande les Révérends Pères.

— Chassés, chassés du royaume et des colonies, répond-on. Olilu se dit que sans doute ses amis n'avaient fait que passer la frontière ; il vint donc à Madrid. Ici, même question, ici, même réponse, avec cette seule différence que d'Espagne les jésuites avaient été chassés et rechassés.

Cette fois Olilu se dit qu'il avait ou tort de ne pas aller directement en France, puisque le père Clément était français ; il arrivait à Paris où nous l'avons rencontré, et l'on comprend à cette heure sa tristesse et sa déception.

Nous l'avons laissé au Théâtre Français assis près d'un jeune homme au regard timide et en dessous. Olilu, d'un caractère franc et ouvert, avait déjà, dans un entr'acte, raconté son histoire, en la terminant par son éternelle question :

— Enfin, où puis-je donc trouver mes amis, les jésuites ?

— Chut ! fit le jeune homme d'un ton mystérieux ; mais, s'apercevant que son voisin de gauche avait prêté l'oreille à la question, et attendait aussi la réponse, il reprit tout haut :

— Des jésuites ? il n'y en a plus, ils ont été chassés de France. Toutefois, voyant sur la figure d'Olilu des signes d'un regret véritable, il lui dit à l'oreille, en lui présentant une carte : venez demain à cette adresse, et nous en causez.

Olilu, fidèle au rendez-vous, ne fut pas peu surpris de trouver en soutane le jeune homme qu'il avait vu la veille en habit noir.

— Quoi ! lui dit-il, seriez-vous prêtre comme le père Clément ?

— Peut-être.

— Mais alors pourquoi vous ai-je vu hier dépouillé du costume sacré ?

— Parce que selon les idées du monde, un ecclésiastique ne doit pas aller au théâtre.